

LES VACANCES

Les vacances, c'était le retour au village, en famille. La principale activité, c'était l'encadrement des enfants.

Il y avait dans pas mal de villages, dont Saint Symphorien, ce qu'on appelait le patronage, en bref le « patro ». C'étaient des activités organisées par la paroisse le jeudi, jour de congé.

Le patro prenait toutes ses dimensions pendant les grandes vacances. Les activités étaient quotidiennes. Le matin, jeux ou bricolage ; l'après-midi, promenades et jeux dans les bois. Les jours de pluie, projection de films, généralement fixes, comme *Tintin et Milou*

. Il y avait parfois du « cinéma bougeant », des films de 9mm5 en noir et blanc loués à Lyon, projetés avec un appareil à manivelle.



Il y avait aussi le théâtre Guignol, théâtre de marionnettes très en vogue dans toute la région lyonnaise. Le jeudi, il y avait « congé », c'est-à-dire qu'on partait toute la journée, en emportant son repas. Une fois dans l'été, il y avait même un « congé de trois jours » : on partait dans un bois, on y faisait des huttes, on organisait les feux pour la cuisine, on passait deux nuits à la belle étoile. C'était merveilleux. A la fin des vacances, on organisait une grande représentation théâtrale avec chants et mimes. Nous n'hésitions pas à jouer avec les enfants des pièces en plusieurs actes d'ordinaire prévues pour des adultes. Un des vicaires de la paroisse était le responsable, et il était aidé par les séminaristes de 15-20 ans et quelques jeunes étudiants. A l'époque, les séminaristes étaient nombreux, les prêtres ne manquaient pas. Pour ma paroisse d'à peine 3000 âmes, il y avait généralement trois prêtres : le curé et deux vicaires. Il faut dire qu'il y avait une très forte pratique religieuse. Un des vicaires était chargé spécialement des enfants.

Pour nous, séminaristes, c'était une bonne occupation : cela nous permettait d'être actifs, d'apprendre à diriger, à organiser. Et le plus important était peut-être le contact continu avec un jeune prêtre. Cela nous confortait dans notre vocation.

Un inconvénient cependant. Au séminaire, on nous donnait des devoirs de vacances. Avec l'engagement au patro, je n'avais pas le temps d'en faire beaucoup. Alors je rentrais au Séminaire

avec une lettre du vicaire expliquant que mes activités auprès des enfants ne m'avaient pas permis de faire tous les devoirs. Les supérieurs ont toujours été très compréhensifs.

LYON : GRAND SEMINAIRE 1° ANNEE (56-57)



Le Grand Séminaire, c'était une grosse affaire. Nous devions être une soixantaine, dans une grande maison bien équipée : une chapelle digne d'une paroisse, de grandes salles de cours, de nombreuses chambres sur trois niveaux, une cour importante avec des terrains de basket, volley, boules. Au fond de la cour, un atelier, une salle de jeux. En sous-sol, la cuisine, le réfectoire, l'imprimerie, la salle d'expéditions. Il y avait aussi, dans le même bâtiment, le Musée (avec ses momies), la Province, les logements des Sœurs, les parloirs.

En première année, nous étions deux par chambre : j'étais avec Marc PAYS. Notre chambre donnait sur la cour intérieure, c'était un peu triste. A l'époque, la ville de Lyon était infestée de moustiques. Les services d'hygiène venaient régulièrement pulvériser de l'insecticide, mais l'amélioration était lente. La plupart des chambres avaient une moustiquaire dans la fenêtre. En été, il y faisait très chaud. La maison était très grande. Pour aller du fond du quatrième étage, où certains avaient leur chambre, jusqu'à la chapelle, il fallait pas mal de temps. Si l'on avait oublié quelque chose et qu'il fallait remonter, on était sûr d'arriver en retard, à moins de courir. Mais il était interdit de courir dans les couloirs.



le cours de première année 1956-57 avec les confrères de l'Est

Nous étions nombreux car les séminaristes de l'Est étaient avec nous. J'ai devant moi une photo du cours : nous étions 25, de Lyon et de l'Est. Le Supérieur du Séminaire était le Père Henri BARTHELEMY, un homme assez effacé dont je n'ai pas gardé de souvenir particulier. Le Provincial était le Père Antonin Bruyas, qui avait succédé au Père Noël Boucheix, devenu évêque en Egypte.

Le directeur spirituel était le Père Jacques DALBIN : barbe grise, le cheveu rare, des lèvres retroussées en une moue permanente, des lunettes teintées. Il avait été autrefois professeur de théologie. Après un séjour en Côte d'Ivoire, il revenait au 150. C'était un homme doux, avec un léger accent rocailleux, mais ses lunettes teintées lui donnaient l'air un peu triste. Cette année-là, il avait choisi comme thème de l'année pour ses lectures spirituelles : la mort. Aussi, pour plaisanter, nous l'appelions parfois, entre nous, « la mort » : *la mort te demande, la mort a besoin de toi...* et le couloir du premier étage où il avait sa chambre devenait *le couloir de la mort*, pour parodier le titre d'un célèbre roman. Lui aussi, comme beaucoup d'autres pères, parlait souvent de son diocèse de Man qu'il avait quitté avec regret.

Quand je veux donner des détails sur cette première année, je m'embrouille, je confonds avec les suivantes. Aussi, je mettrai tout ensemble après avoir parlé du Service militaire.

Il faut signaler pourtant un événement très important : le Centenaire de la SMA, le 8 décembre 1956. Il y a eu des conférences de Raoul Follereau, l'apôtre des lépreux, et de Joseph Folliet, journaliste lyonnais, qui a parlé, je crois, de la vocation missionnaire de Lyon. Cet homme, chrétien fervent et engagé, vivant pauvrement, est devenu par la suite prêtre du Prado. Le sommet de la fête fut la consécration épiscopale de Mgr André Duirat, nommé évêque de Bouaké, dans la basilique de Fourvière. J'y étais avec mes parents. Après la cérémonie, en sortant sur l'esplanade, quand Mgr Duirat a vu mon père, il est tombé dans ses bras : ils avaient été condisciples au collège de St Jean à Lyon, tout près de la cathédrale, vers 1925. Il paraît que l'élève Duirat était surnommé « cassecoin » car il était très brutal au jeu. Même à l'âge épiscopal, il était resté très vif, et à la marche on peinait à le suivre.

Comme la plupart des séminaristes de l'époque, j'avais fait la « préparation militaire » : une série de leçons et d'exercices physiques qui donnaient droit à un sursis pour l'appel aux Armées. Nous nous arrangions pour partir en fin d'année scolaire et déranger les études le moins possible. J'avais fait cette formation à Chamalières, le sursis avait été accordé, jusqu'à la date que j'avais demandée. On pouvait faire aussi une proposition de lieu, j'avais choisi l'Afrique. Et finalement la convocation est arrivée : j'étais convoqué début juillet 57 pour faire les « classes » à Toul et partir ensuite en Mauritanie.